

Pourquoi parlons-nous? L'énigme est loin d'être résolue!

Marie-Claude Bourdon

En 1866, la Société de linguistique de Paris décide de frapper un grand coup pour mettre un terme à la profusion de théories fantaisistes qui foisonnent sur l'origine du langage: dorénavant, elle n'admettra plus aucune communication sur ce sujet. Point à la ligne. Résultat? Le sujet est demeuré tabou dans les cercles scientifiques, au moins jusqu'au milieu du siècle dernier. Ce qui fait qu'on se retrouve aujourd'hui, selon Jean-Louis Dessalles, avec une pénurie de théories sur l'origine du langage humain. Professeur au Département d'informatique & Réseaux de l'École nationale supérieure des télécommunications de Paris, ce dernier est l'auteur, avec James Grieve, d'un ouvrage intitulé *Why We Talk: The Evolutionary Origins of Language* (Oxford University Press, 2007).

«Nous avons beaucoup de connaissances sur le processus d'évolution du langage, mais aucune explication compatible avec la théorie darwinienne», a affirmé le professeur qui était de passage à l'UQAM, le 13 novembre dernier, pour participer à un grand débat sur la question avec son confrère Stevan Harnad, professeur au Département de psychologie et titulaire de la Chaire de recherche du Canada en sciences cognitives.

Ce débat intitulé *Pourquoi parlons-nous? Le langage humain à la lumière de l'évolution* s'inscrit dans une série d'événements organisés par l'Institut des sciences cognitives «dans le but de réunir des spécialistes de grand prestige et de leur permettre d'échanger avec le public», explique sa directrice, Claire Lefebvre, professeure au Département de linguistique et de didactique des langues. Le 1^{er} novembre dernier, les professeures de psychologie Elena Lieven, du Max Planck Institute for Evolutionary



Photo : Nathalie St-Pierre

Stevan Harnad, professeur au Département de psychologie et titulaire de la Chaire de recherche du Canada en sciences cognitives et Jean-Louis Dessalles, professeur au Département d'informatique & Réseaux de l'École nationale supérieure des télécommunications de Paris.

Anthropology de Leipzig, en Allemagne, et Susan Goldin-Meadow, de l'University of Chicago, ont débattu de la question *What do children bring to language learning?* Le 6 novembre, Michael Tomasello, également du Max Planck Institute, et Chris Moore, de l'Université Dalhousie, à Halifax, s'interrogeaient quant à eux sur le thème *What do infants know about other people?* Il sera bientôt possible de visionner toutes les conférences sur le site de l'Institut des sciences cognitives.

Une espèce politique

Pourquoi l'être humain possède-t-il une faculté lui permettant d'apprendre une langue, ce langage autrement plus complexe que celui utilisé par les oiseaux ou les dauphins? Selon Jean-Louis Dessalles, le langage humain aurait été sélectionné parce que «nous sommes une espèce sociale, une es-

pèce politique qui se distingue des autres par la taille de ses coalitions». Or, pour se faire des amis, rien de mieux que le langage. Car «le langage permet non seulement de raconter des histoires et de faire savoir aux autres qu'on a été le premier à savoir telle ou telle chose, mais aussi, grâce à l'argumentation, de démasquer les tricheurs», autrement dit les faux alliés. Pour Jean-Louis Dessalles, le langage humain a été retenu par la sélection naturelle parce qu'il est un «moyen d'affichage politique».

«Je suis totalement en désaccord», a répliqué Stevan Harnad. Selon lui, les arguments de son confrère sont valides pour expliquer l'utilisation du langage aujourd'hui, mais ils ne peuvent à eux seuls justifier l'apparition du lan-

gage humain. Pour ce chercheur, «la catégorisation et ses fondements sont certainement liés de très près à l'évolution du langage.» Pour illustrer sa thèse, il suggère de comparer une espèce qui acquiert les catégories (permettant par exemple de distinguer un champignon comestible d'un champignon vénéneux) par essais et erreurs et une autre qui les acquiert par ouï-dire. «Il va sans dire, note le professeur, que le deuxième mode d'acquisition des catégories sera incomparablement moins coûteux.»

Le débat s'est poursuivi, car selon Jean-Louis Dessalles, Stevan Harnad permet ainsi «d'expliquer l'intérêt de l'auditeur, mais pas celui du locuteur». En effet, si l'auditeur ne fait qu'écouter (sans parler), il détient un

avantage puisqu'il bénéficie des catégories qu'il acquiert lui-même en plus de profiter de celles qui lui sont communiquées par son congénère locuteur, qui écoute et qui parle. Au contraire, soutient Stevan Hamad : vu que le système est réciproque, il n'est pas profitable de se taire... Impossible de réconcilier les positions défendues par les débatteurs, qui ont toutefois permis au public de participer à une discussion passionnante sur l'évolution du langage.

À venir

La directrice de l'Institut des sciences cognitives, Claire Lefebvre, a l'intention de continuer à présenter de tels débats, où deux chercheurs sont amenés à présenter des points de vue divergents sur un même sujet. Parmi les autres projets de l'Institut, une étude de faisabilité sera menée sur différents thèmes de recherche liés à la catégorisation. «un sujet unificateur de toutes les disciplines réunies sous le chapeau des sciences cognitives», précise la directrice. La prochaine École d'été de l'Institut, qui se tiendra en juin prochain sur le thème de la cognition sociale, est également en préparation, ainsi qu'un atelier sur l'approche transdisciplinaire des sciences cognitives qui sera présenté à l'ACFAS.

Finalement, Claire Lefebvre travaille en ce moment à un projet de collaboration de recherche et possiblement d'enseignement avec l'Université Paris-5. «On peut envisager des échanges de professeurs, des tournées de conférences et des activités pour l'École d'été qui, à partir de 2007, se tiendra tous les deux ans», mentionne la directrice ●

PUBLICITÉ

PUBLICITÉ